

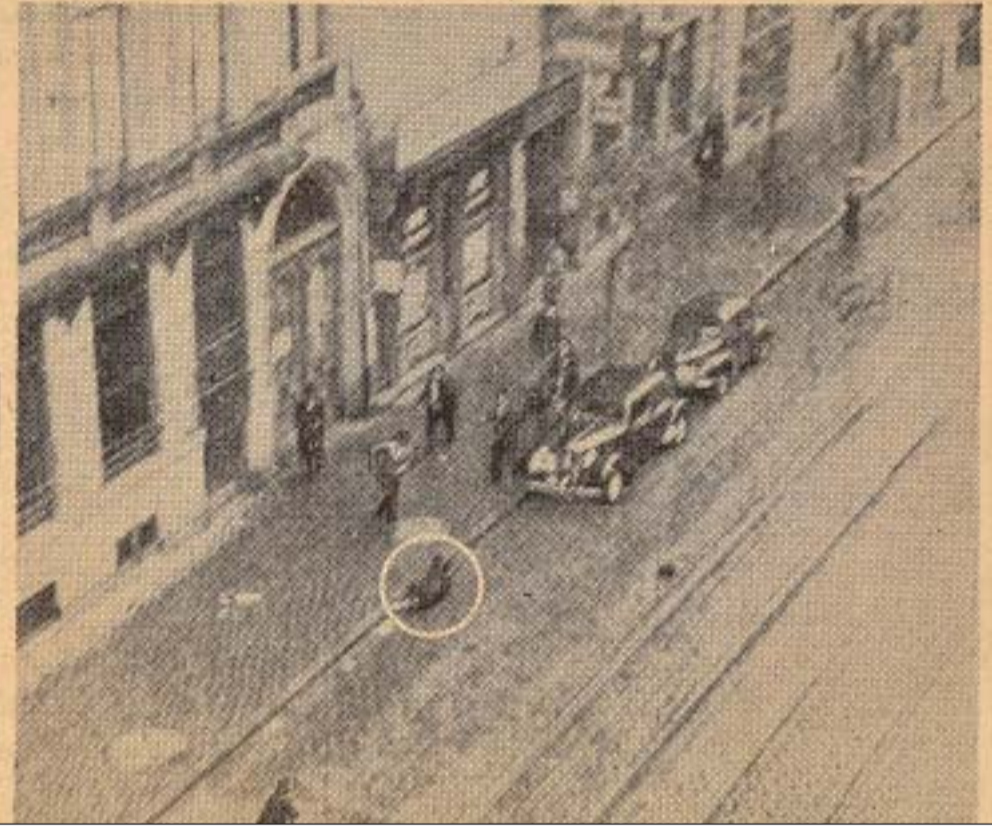
UN JOUR UN ÉVÉNEMENT

1^{er} mai 1955 : l'onde de choc algérienne frappe Lille

1^{er} MAI: SCÈNES D'ÉMEUTE A LILLE provoquées par des Nord-Africains

Au nombre de 1.200, ils lapident la police et brisent des vitrines dans le centre de la ville

(LIRE L'INFORMATION, PAGE 3)
Cette photo a été prise de haut d'un immeuble dominant sur la rue Inkermann au moment le plus troublé que de la bagarre qui s'est déroulée dimanche matin, à Lille, de policiers armés de bâtons qui s'en tapaient sur les manifestants, s'est abattue près du trottoir. Les Nord-Africains venaient se précipiter sur lui, mais il sera sauvé par la police.



Le taux fiscal aujourd'hui

à la valeur ajoutée sur les produits de grande consommation (sauf, huile, pâtes alimentaires, chocolat, conserves, sucre de raffinage). Ce taux réduit est de 12 %. Il entraîne une baisse de 4,85 % par rapport au taux précédent de 16,85 %.

PAR JEAN DE MARSAN

En 1955, la rue Inkermann est déjà l'une des artères centrales de Lille. Malgré la disparition des pavés et des rails de tramway, et la présence de végétaux, la scène du lynchage par des émeutiers, est étonnamment reconnaissable.



1^{er} novembre 1954, 1^{er} mai 1955. Depuis six mois, l'Algérie est de nouveau en lutte pour son indépendance. A Lille, de nombreux Algériens tentent de saisir ces événements. Les combats ont été lancés par un mouvement alors inconnu : le FLN. Depuis des années, l'immigration algérienne est fortement politisée par l'activisme des fidèles du chef nationaliste historique Messali Hadj. En 1954, la police parvient à empêcher un 1^{er} mai algérien à Lille. Un an plus tard, les indépendantistes aguerries prennent leurs précautions et... leur revanche. Le centre-ville se mue en champ de bataille.

PAR LAKHDAR BELAÏD
metro@lavoixdunord.fr
PHOTOS REPROS CHRISTOPHE LEFEBVRE ET « LA VOIX »

En presque 60 ans, la rue Inkermann a bien changé. Le tramway n'y passe plus. Les pavés sont camouflés sous une couche de bitume. Des arbres ont été plantés et ont (bien) poussé. Le 1^{er} mai

1955, un photographe saisit l'image d'un policier étendu face à l'Hôtel des Postes, aujourd'hui fraîchement rénové et en partie consacré à du logement. Aujourd'hui, un arbre marque ce spot qui aurait pu être tragique. Lapidé et lynché par des manifestants, le fonctionnaire a été sauvé de justesse par des collègues.

Agents lapidés

Pourquoi un tel déferlement de violence ? Les Algériens veulent-ils en découdre ? En tout cas, ils se préparent à une action de la police. Éternelle cible du système colonial, leur leader Messali Hadj est toujours privé de sa liberté de circulation. Le 1^{er} mai, les syndicats organisent leurs traditionnels défilés. Les Algériens (près de 1 200) « collent » à celui de la CGT qui a réuni environ 1 500 militants. Et au moment où le cortège doit s'ébranler, les Algériens « n'avaient pas fait vingt mètres que les agents les invitaient à abandonner le grand portrait de Messali Hadj, leurs pancartes séparatistes exigeant l'indépendance ou "l'Algérie aux Algériens", etc. », écrit la Voix du Nord. La réponse ?

« On entendit quelques commandements très brefs formulés en arabe et, immédiatement, les manifestants sortirent de leur poche des pierres noires de la grosseur du poing (...) et ils se mirent à lapider les agents, rapporte le journaliste. D'autres se précipitèrent sur les pancartes publicitaires qu'ils morcelèrent pour faire des matraques avec les hampes... » Les Algériens sont jeunes, vigoureux et motivés. « Dès le départ, les Européens, notamment la CGT, nous ont demandé d'établir un espace entre eux et nous, dénonce Rachid Belloumi (*), 23 ans à l'époque. On s'est douté que les choses iraient mal. » Effectivement, les vitrines du boulevard de la Liberté, des rues de Solferino, Inkermann, Léon-Gambetta, de Puebla, Boucher-de-Perthes et Macquart éclatent. Sur cet itinéraire de destruction, les voitures subissent le même sort. En tout, quatre-vingts véhicules et commerces sont vandalisés. « Mais attention, rien n'a été volé », martèle Belloumi, vigilant. À la fin des affrontements, quinze policiers pansent leurs plaies et trente-sept protestataires patientent dans l'antichambre de la justice. ▶ (*) Le nom a été changé.



Les émeutiers s'en sont pris à des véhicules et des commerces. Plus de quatre-vingts voitures et vitrines de magasins ont souffert.

Un mouvement profondément ancré

En 1951, Rachid Belloumi (*) a 18 ans. À Lille, l'Algérien rejoint le mouvement nationaliste. Le seul qui existe : celui de Messali Hadj. « On était une bande de copains, militants du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques, se souvient ce passionné en 2008. Dès l'âge de 15 ans, à Alger, j'avais des contacts avec le MTLD. » Les compagnons quadrillent le terrain. « On diffusait des tracts et "La Voix du peuple", le journal du mouvement, narre Belloumi. On propageait les principes du parti et on interpellait nos compatriotes : "Pensez à votre pays !", "Arrêtez de boire de l'alcool !" » « On était des militants de base, complète Mohamed Drici, assis à ses côtés. On recrutait les gens, mais on surveillait aussi. L'alcool, les jeux d'argent étaient interdits pour éviter la débauche. » À l'époque, les Algériens installés dans la métropole sont essentiellement des hommes jeunes, célibataires ou ayant laissé femme et enfants au pays. « Le Parti communiste s'est vite intéressé à eux, reprend Rachid Belloumi. Mais le MTLD a su investir les cafés. » Le Nord - Pas-de-Calais compte alors autour de 25 000 Algériens. « On était des encadreurs, des propagateurs des directives du parti, reprend Drici. Cela se terminait parfois en échange de coups de poing. Mais, en général, ces hommes nous écoutaient. » « On entraînait dans les cafés, on demandait le silence, poursuivait Belloumi. On parlait. C'est

comme ça que les Algériens ont été sensibilisés. D'eux-mêmes, beaucoup de cafetiers ont cessé de servir des boissons alcoolisées. Dans les mines, on allait dans les cités. Parfois, nos compatriotes nous demandaient de leur lire nos tracts. » Les activistes adresseront, de Lille, des télégrammes au Conseil de sécurité de l'ONU, ou aux rois du Maroc et d'Arabie Saoudite. Sans oublier les courriers au président égyptien Nasser pour exiger la libération de prisonniers algériens. Ce profond ancrage permettra

aux messalistes nordistes de résister aux assauts du FLN. Issu d'une scission au sein d'un MTLD en pleine lutte intestine, le Front de libération nationale déclenche la guerre d'Algérie le 1^{er} novembre 1954 et se proclame seul mouvement révolutionnaire. La guerre avec les « frères » restés fidèles à Messali tuera 4 000 personnes en métropole, dont 600 dans le Nord - Pas-de-Calais de 1956 à 1962. ■ L.B.

▶ (*) Le nom a été changé



Longtemps avant le déclenchement de la guerre d'indépendance, les Algériens sont sous l'étroite surveillance de la police.

Une région sous ébullition longtemps avant les hostilités

Maubeuge, 1^{er} mai 1951. Un millier d'Algériens défilent à l'appel de la CGT et du MTLD nationaliste de Messali Hadj. Des « banderoles séditionnaires » apparaissent. La police tente de s'en emparer. Immédiatement, les calicots tombent. Restent les manches de pioche qui servaient à les brandir. Les coups de gourdin, les pierres pleuvent sur les gardiens de la paix. Les couteaux sortent. Les gardes républicains doivent intervenir. L'un des militaires est jeté au sol et son casque brisé à coups de barre de fer. Un Algérien est plaqué au sol alors qu'il s'apprête à poignarder le garde. À Paris, les messalistes attaquent les forces de l'ordre avec des morceaux de grille en fonte. Bilan : 68 policiers blessés. Un an plus tard, jour pour, à Valenciennes, même situation. Les Algériens sont 2 000 et pillent un chantier pour bombarder les CRS. Une vingtaine de policiers et gendarmes sont blessés. Là encore, un officier frôle le lynchage.

Quelques mois plus tard, le 23 mai 1952, les gendarmes de Harnes (Pas-de-Calais) testeront la détermination des militants à leurs dépens. Aux abords de la fosse 21 de cette ville minière, près de 250 Algériens se sont regroupés. Comme d'autres de leurs camarades, ils réclament la libération de Messali Hadj. Une semaine plus tôt, le leader nationaliste s'est vu interdire de résidence en Algérie puis a été transféré à Niort. Quand les gendarmes passent, les manifestants s'écartent... pour mieux cerner leur fourgonnette. Le véhicule est secoué, puis retourné. Il transporte neuf militaires. Chaque fois que l'un parvient à s'échapper de l'habitacle, il est ceinturé, tabassé, puis désarmé. Syndrome de Sétif

L'armement des gendarmes sera retrouvé quelques heures plus tard dans les jardins environnants, détruit. Après l'affrontement, les nationalistes se rendront tout simplement à l'hôtel de ville et demanderont à rencontrer le maire. Les forces de l'ordre profitent de cette diversion pour réclamer des renforts. S'ensuivra une nouvelle bataille en plein centre-ville. Des armes à feu – calibre 6,35 – apparaissent. Les jeunes Algériens vivant alors dans le Nord sont souvent arrivés après les événements de Sétif (Est algérien). En mai 1945, la répression d'émeutes antieuropéennes coûte la vie à 10 000 « indigènes ». L'Algérie indépendante évoque, elle, 45 000 morts. D'où cette violence algérienne sur le pavé métropolitain ? Dans l'immigration, le traumatisme est très fort. Il y en aura d'autres. Le 14 juillet 1953, à Paris, une protestation tourne au drame. Là encore, les Algériens sont nombreux au sein d'une marche communiste. Une bataille rangée éclate avec les forces de sécurité. Celles-ci tirent « pour rétablir l'ordre » : sept morts. Sept Algériens. ■ L.B.



Déjà en 1951, les manifestations ouvrières rejointes par les jeunes Algériens tournent rapidement à l'affrontement musclé.